

## POÈTE, PRENDS TON LUTH...

L'ambition du poète qui renonce à représenter le monde par les mots, c'est de rivaliser avec la musique, idéalité suprême. D'une certaine façon, la musique est l'art des Muses. Une lutte s'engage pour rendre l'unité profonde du monde à travers l'agencement des sons et des mots.

Par le passé, poésie et musique se confondaient dans une même expression, le lyrique. Et des antiques rhapsodes à l'Opéra, les deux arts ont été liés. En latin le *carmen* désigne à la fois le chant et le poème. Au Moyen Age, de nombreux poèmes étaient accompagnés de danses et de musique (chant royal, ballade, chanson de toile...). La poésie ornementale des dix-septième et dix-huitième siècles se voulait harmonieuse, cadencée et imagée, donc musicale. À l'époque romantique, c'est la musique qui puise souvent ses effets dans la littérature comme chez Berlioz ou Verdi tandis que Musset et d'autres vont chercher le pittoresque dans les guitares et les danses d'Espagne. Théophile Gautier voudra transposer la peinture et la musique dans son œuvre (voir la *symphonie en blanc majeur*).

Le Symbolisme dans sa quête de la poésie pure manifesterait explicitement l'ambition d'une expression aussi dépouillée de toute figuration. Aller à la rencontre de l'expression musicale, c'est pour le poète se débarrasser de tout ce que la prose peut exprimer, chasser tout ce qui peut sembler didactique ou matière. L'agencement des sonorités, des rythmes et des mots suffira-t-il à produire une expression désincarnée?

Limite inaccessible que de ne conserver dans l'expression que la pure harmonie des sonorités. Cette exigence reviendrait à saisir le mouvement même de l'être avec les pauvres moyens des mots. Il faut donc se limiter comme Verlaine à une musique moins pure que celle qu'on veut atteindre, à "*cet impair sans rien en lui qui pèse et qui pose*".

Il faudra se limiter à un idéal de suggestion, à des impressions, à la révélation d'un monde

intérieur, les mêmes que l'on peut ressentir en écoutant l'ouverture de Lohengrin. Sinon, comme Baudelaire, jouer sur les correspondances.

*« Harmonie du soir, les sons et les parfums tournent dans l'air*

*Le violon frémit comme un cœur qui s'afflige. »*

La poésie invite ainsi par le jeu des symboles et des analogies à effectuer de nombreux passages entre les mots et la musique. Nombre de poètes rivalisent avec les musiciens. Les instruments de musique sont convoqués, le violon, le luth, la mandoline et parfois plus populairement l'orgue de barbarie. La voix, en arrière-fond, se fait chanson ou bien nostalgique et sourde comme un remords chez Verlaine.

*« Et pour une voix lointaine et calme et grave, elle a l'inflexion des voix chères qui se sont tuées. »*

Lorsque la poésie se complait dans la confidentialité des frissons d'archet ou les arpegges cristallins des fontaines, la mièvrerie n'est jamais loin. Cela ne fait pâmer que d'ennui et faner les fleurs (de la rhétorique?).

Lorsqu'elle se veut symphonique, elle s'aventure dans les calligrammes et les effets typographiques sans plus de résultat. D'autre part, les tentatives de supprimer les mots pour ne conserver que des sonorités tout comme celles pseudo-scientifiques pour retrouver le "*caractère originel de la parole, et penser les mots-musique d'une langue-musique*" n'expriment au final qu'une affligeante et ennuyeuse naïveté.<sup>1</sup> Si la poésie n'est rien d'autre qu'une création sonore, elle devient musique mais plus



*La Nuit de Mai,  
Eugène Lami*

souvent production formelle sans intérêt.

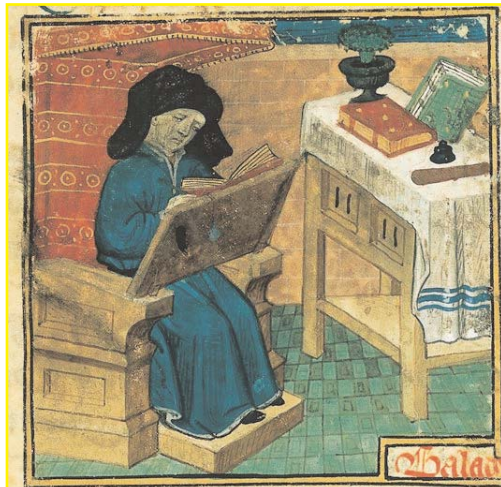
À elle seule, la poésie n'est pas la musique, encore moins un spectacle total. Elle est, de par sa nature verbale, dans l'incapacité d'opérer une synthèse de tous les arts. Elle est par contre porteuse d'une incantation et d'une architecture qui nourrissent toutes les autres formes d'expression de l'esprit.

Pour le poète, poésie et musique obligent à penser doublement : poétiquement et musicalement. L'une et l'autre sont complémentaires mais, comme le pensait Wagner à propos de ses opéras, « la musique commence là où s'arrête le pouvoir des mots ».



1. René GHIL, *Théorie physiologique de la musique* (1868)

Guillaume de Machaut, poète et musicien (XIV<sup>e</sup> s.)



## ET POUR LES CURIEUX...

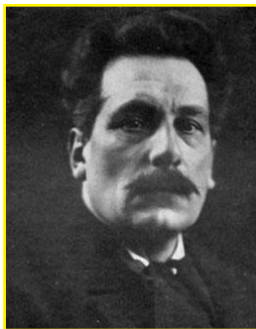
### Dire du mieux

Pour les Fagots du Four, antre clair-vespéral qui se vouôte d'ors, où cuire l'éternel pain rondi, même lors qu'entre le rutilant soleil au signe des Gémeaux : de matin, attaquèrent de serpes les haies époutant aux gantelets leurs épines, où – charpentes et timons de demain les Futaies tressaillantes de hache,

sonores de loin  
en loin et tors de lutte, les Hommes sonores de hans! qui, levant la tête dans l'alentour terreux, long éraillé des grolles omnivores prophétisaient aux Autres mi-apparus à curer les Fossés limitrophes de la neige – la neige moite aux semailles, la neige pour ce soir...



portrait par Félix Vallotton



### En m'en venant au tard de nuit

En m'en venant au tard de nuit  
se sont éteintes les ételles :  
ah! que les roses ne sont-elles  
tard au rosier de mon ennui  
et mon Amante, que n'est-elle  
morte en m'aimant dans un minuit.

Pour m'entendre pleurer tout haut –  
à la plus haute nuit de terre  
le rossignol ne veut se taire :  
et lui, que n'est-il moi plutôt  
et son Amante ne ment-elle  
et qu'il en meure dans l'orveau.

En m'en venant au tard de nuit  
se sont éteintes les ételles :  
vous lui direz, ma tendre Mère,  
que l'oiseau aime à tout printemps...  
Mais vous mettez le tout en terre  
mon seul amour et mes vingt ans...

René GHIL (1862-1925)